

CHAPITRE III

UN INTERMÈDE CHEZ LES PAYSANS

« Allez dans les forêts et parmi le peuple », disait Bakounine.

« Dans les villes les orateurs tonnent et font rage, mais dans les villages règne le silence des siècles. »

Nous implorions un peu de ce silence. Pendant trois mois nous avons entendu la rumeur de la Révolution. J'en étais saturé. Yanishev était épuisé. A force de parler sans trêve il n'avait plus de voix et le Parti bolchevick lui ordonna de prendre dix jours de repos. Nous partîmes dans le bassin de la Volga, au petit village de Spasskoye d'où Yanishev avait été banni en 1907.

C'est un jour du mois d'août, à midi, que nous débarquâmes du train de Moscou. Nous prîmes une route à travers champs. Le soleil de ces dernières semaines d'été avait transformé les champs en une mer ondulante d'épis dorés où apparaissaient par endroits des îles de verdure. C'étaient les villages ombragés d'arbres de la province de Vladimir. Du haut d'une côte nous pûmes en compter seize, chacun d'eux dominé par une grande église blanche au dôme étincelant. C'était jour de repos et les cloches

répandaient leur musique sur les champs comme le soleil y répandait sa lumière.

Au sortir des villes, c'était pour moi une terre de paix et de repos. Pour Yanishev, c'était une terre de souvenirs poignants. Après dix ans d'une vie errante l'exilé revenait chez lui.

— Dans ce village, me dit-il en indiquant l'Ouest, mon père était instituteur. Les paysans aimaient son enseignement, mais un jour les gendarmes arrivèrent, fermèrent son école et le chassèrent. Dans un village voisin habitait Vera; elle était très jolie et très bonne et je l'aimais; j'étais trop timide pour le lui dire alors et maintenant c'est trop tard ! Elle est en Sibérie. Dans les bois qui sont là derrière, plusieurs d'entre nous avons l'habitude de nous réunir pour parler de la Révolution. Une nuit les Cosaques nous ont donné la chasse. Sur ce pont ils ont tué Yegor, le plus brave de nos camarades.

Ce n'était pas un joyeux retour pour l'exilé. Chaque détour du chemin lui rappelait un souvenir. Le mouchoir à la main, Yanishev marchait, il prétendait que c'était seulement la sueur qu'il essuyait sur son visage.

Comme nous traversions la pelouse du village de Spasskoye, nous vîmes un vieux paysan en blouse bleue assis sur un banc devant sa cabane. Il s'abrita les yeux, étonné de l'apparence de ces deux voyageurs couverts de poussière. Puis il poussa un cri joyeux : « Mikhaïl Petrovitch ! » et, jetant ses bras autour du cou de Yanishev, il l'embrassa sur les deux joues. Puis il se tourna vers moi : je lui dis que je m'appelais Albert.

— Et le nom de votre père ? me demanda-t-il gravement.

— David, répondis-je.

— Albert Davidovich (Albert fils de David), sois le bienvenu dans la maison d'Yvan Ivanov. Nous sommes pauvres, mais que Dieu vous donne ses plus abondantes bénédictions.

Ivan Ivanov se tenait droit comme une flèche ; c'était